

DRAC

Jacynthe Carrier

5 juillet – 24 août 2025
July 5 – August 24, 2025



du seuil à la cime

À propos de l'artiste

Née près du fleuve à Lévis, Jacynthe Carrier s'investit, depuis plus de quinze ans, dans une pratique autour du vivant et de l'image. Habitée par les tensions qui animent nos relations aux territoires contemporains et à l'imaginaire extractiviste inhérent à celles-ci, elle crée des performances in situ qui explorent, par le mouvement et la présence du corps collectif, des espaces de connexion et la possibilité de créer de nouveaux récits. Ses scènes performatives pressentent le corps comme un outil de réflexion sur nos différents rapports au monde et les images naissantes de ces événements s'inscrivent dans une écologie du sensible et de l'attention. Les œuvres de Jacynthe Carrier sont créées dans une approche participative, en étroite collaboration avec les artistes et les participant·es qui prennent part à ses projets. Depuis 2008, ses travaux ont fait l'objet de plusieurs reconnaissances et ont été présentés dans de nombreux contextes, majoritairement au Québec, mais également au Canada et lors d'expositions à l'international. Ses œuvres font partie de collections privées et muséales. Elle vit à Québec avec sa famille aux abords de la rivière *Akiawenrahk*.

About the artist

Born near the river in Lévis, Jacynthe Carrier has been making art about the living and the image for over fifteen years. Concerned with the tensions motivating our relation to contemporary landscapes and the extractivist imagination inherent in this, she creates in-situ performances that explore spaces of connection and possible ways of creating new narratives through the movement and presence of collective bodies. Her performative scenes present the body as a means for considering our different relationships to the world, and the images that come out of these events are part of an ecology of the senses and attention. Adopting a participatory approach, Carrier create her works in close collaboration with the artists and participants who take part in her projects. Since 2008, her work has received recognition and been presented in various contexts, mostly in Quebec but also in Canadian and international exhibitions. Her works are part of several private and museum collections. She lives with her family in Quebec City, near the *Akiawenrahk* River.



« The landscape is the world as it is known to those who dwell therein, who inhabit its places and journey along the paths connecting them. »
Tim Ingold, «The Temporality of the Landscape», 1993.¹

« We move not to populate space, not to extend it or to embody it, but to create it. »
Erin Manning, *Relationescapes: Movement, Art, Philosophy*, 2009.²

Il arrive que la terre se soulève en marge d'une autoroute. Qu'elle forme des buttes résiduelles, rejetées d'un monde en construction. Et pourtant, la vie y reprend.

Entre le seuil et la cime émergent ces territoires que l'on traverse sans s'y attarder, vus à travers une vitre, en mouvement, et nommés par défaut : friches, remblais, interstices. L'exposition de Jacynthe Carrier propose d'établir une relation de proximité. Pendant plus d'un an, l'artiste s'y rend à pied et fréquente la butte comme un monde en soi. Elle fait corps avec ce qui repousse et crée, dans cette matière retournée, un récit qui ne parle pas d'un lieu, mais avec lui.

La montagne qu'elle compose n'est pas celle d'une géographie, mais d'un regard. Un regard qui fragmente, assemble, réinvente. Une montagne comme un corps mouvant, traversé de lumière et de saisons.

La démarche de Carrier s'engage dans une relation sensible aux territoires portant les traces d'activités humaines. À travers le déplacement, l'effort et l'écoute, les corps deviennent des instruments perceptifs, des manières d'être attentif-ves à ce qui fait le lieu. Elle ne cherche pas à représenter un site, mais à s'y accorder, à le parcourir en laissant émerger ses lignes de force.

Cette manière d'envisager le territoire comme un devenir partagé trouve écho dans les écrits de l'anthropologue Tim Ingold et de la philosophe, artiste et chercheuse Erin Manning. Pour Ingold, le paysage n'est pas un objet à observer ou à analyser, mais un monde

à habiter, à parcourir, à arpenter et à éprouver. Il se dévoile dans l'expérience du mouvement, dans l'attention portée aux lignes qui se tracent en marchant. Manning, quant à elle, insiste sur le fait que le corps ne se déplace pas dans un espace préexistant, mais le compose par ses gestes, ses rythmes, sa présence. Le monde, en ce sens, est toujours en train d'advenir, composé par les forces humaines et autres- qu'humaines qui l'habitent.

Chez Carrier, cette double perspective se manifeste dans une pratique photographique et performative, où les gestes participent à la construction d'un territoire qu'elle qualifie d'espace cicatrice. Une montagne comme un souffle, née de l'extraction, d'un chantier d'autoroute oublié, qui forme aussi un espace de résilience. Le laisser-faire qui l'a épargnée en a fait un lieu de foisonnement végétal, un nœud de biodiversité. Entre l'autoroute, le boulevard et le dépôt à neige, tout un réseau de corridors écologiques relie la butte à d'autres îlots de vie. Une biodiversité inattendue, rendue visible par le simple fait de revenir, d'observer et d'écouter. La présence humaine y est ambivalente : elle prend soin autant qu'elle trouble. L'artiste ne cherche pas à trancher entre les deux, elle accueille cette tension qui fait partie de notre réalité contemporaine et en fait sa matière.

Ses images et son collage photographiques permettent de construire une présence, d'inventer une identité imaginée à partir de fragments prélevés sur le site. Une à une, les images sont imprimées, puis rescannées, rephotographiées et recomposées ensemble.

Les gestes de collecte et d'assemblage posés tracent une mémoire affective entre ce qui est vu, touché et remanié. Il ne s'agit pas de documents d'archives, mais d'une fiction matérielle amplifiée; une tentative sensible de dire un espace, de traduire une tension, une énergie, un lien.

En parallèle à ce premier temps photographique, une installation à trois écrans donne corps aux présences humaines qui ont parcouru le site. Avec l'œuvre vidéo, on entre dans le lieu par le mouvement. Les performeur-euses gravissent, arpentent, sautent, s'épuisent. Ils cherchent une harmonie, un point d'unisson choral qui leur échappe.

Le saut, geste central, relie la profondeur de la terre à la hauteur du ciel. Il compose l'espace, dans l'élan comme dans la chute. Chaque saut dit la gravité, l'effort et l'envie de s'élever. Il dit aussi nos limites, la répétition, le retour inévitable au sol. Une relation s'invente dans l'éphémère, dans l'attention, dans la chorégraphie discrète d'une cohabitation. La performance constitue alors une lecture incarnée, une manière de raconter le lieu en mouvement, à même la matière.

Au fil des saisons, le site se révèle par strates. L'hiver assèche, fige, et le printemps déborde. À l'aube, la lumière dévoile ce qui dormait dans l'ombre. Carrier ne cherche pas à tout voir, elle

laisse venir et accompagne les états du lieu. Une trame sonore révèle son hors-champ : les oiseaux, le vent, les bruissements et les souffles, la route. Le territoire se manifeste dans ses frictions où rien n'est figé, tout est traversé.

L'exposition *du seuil à la cime* donne à sentir quelque chose de plus grand. Notre rapport aux espaces oubliés, aux terrains délaissés, à ce qui pousse malgré nous ou sans qu'on n'y porte attention. Elle rend sensible ce que signifie habiter un lieu, non pas par l'appropriation, mais par la relation, et réinscrit le territoire dans une échelle corporelle.

La butte est aussi bien figure que matière. Elle rassemble des gestes, des voix, des corps. Elle tient ensemble ce qui pousse et ce qui s'effondre.

Noémie Fortin
Autrice

¹Tim Ingold, «The Temporality of the Landscape», *World Archaeology* 25, no. 2 (1993): 152.

²Erin Manning, *Relationescapes: Movement, Art, Philosophy*, Cambridge, MA: MIT Press, 2009, p. 13.

Noémie Fortin est une autrice et commissaire indépendante basée dans les Cantons-de-l'Est. Sensible aux pratiques enracinées dans la pensée écoféministe, elle s'intéresse à l'art qui va à la rencontre des territoires et des communautés, en particulier dans les milieux ruraux. Ses récents projets de commissariat ont été présentés au Centre Adélar, à la Biosphère de Montréal, à la Manif d'art 11 et à la Galerie d'art Foreman. Ses écrits sont publiés dans diverses revues dont *Esse arts + opinion*, *Vie des arts* et *Le Sabord*.



“The landscape is the world as it is known to those who dwell therein, who inhabit its places and journey along the paths connecting them.”
Tim Ingold, “The Temporality of the Landscape”³

“We move not to populate space, not to extend it or to embody it, but to create it.”
Erin Manning, *Relationescapes: Movement, Art, Philosophy*⁴

Sometimes, earth collects by the side of a highway, forming residual mounds discarded by a world in the making. Yet, on these mounds, life resumes.

Such terrains emerge between the threshold and the summit, which we cross without stopping, glimpse through a window while in motion, and call by default: wastelands, embankments, interstices. The exhibition by Jacynthe Carrier proposes the development of a close relationship. For over a year, she walked to a mound and explored it as a world in itself. She became part of the regrowth, creating a narrative with the overturned material that does not speak about a place but with it.

The mountain that Carrier has composed doesn't belong to a geography but to a perspective. A gaze that fragments, assembles, reinvents. Like a body in motion, the mountain is affected by the light and the seasons.

In her practice, Carrier enters into a sensory relationship with territories that bear traces of human activity. Through movement, effort, and listening, bodies become perceptual instruments, the means of being attentive to what forms a place. Instead of trying to represent a site, Carrier seeks to navigate it and become attuned to it while allowing its lines of force to emerge.

This way of imagining the terrain as a shared becoming is echoed in the writing of anthropologist Tim Ingold and philosopher, artist, and scholar Erin Manning. For Ingold, the landscape is not an object to be observed or

analyzed but a world to be inhabited, traversed, walked, and experienced. It is revealed in the experience of moving through it, in the attention we give to the lines drawn by walking. Manning emphasizes the fact that the body does not move in a pre-existing space but composes the space through its gestures, rhythms, and presence. In this sense, the world is always becoming, co-formed by the human and other-than-human forces inhabiting it.

For Carrier, this dual perspective is expressed through a photographic and performative practice, in which gestures contribute to building a terrain described by the artist as a scarred space. The mountain is like a breath, the outcome of extraction, an abandoned highway construction site, yet it is also a space of resilience. The *laissez-faire* attitude that spared it led to its becoming a place where vegetation grows in abundance, a node of biodiversity. Between the highway, boulevard, and snow disposal site, an entire network of ecological corridors connects the mound with other islands of life. An unexpected biodiversity is made visible through the simple acts of returning, observing, and listening. The human presence remains ambivalent: it both takes care of and disturbs the site. Carrier doesn't seek to resolve this tension; she welcomes it as part of our contemporary reality and makes it her material.

Her images and photographic collage construct a presence and imagine an identity based on fragments collected on-site. The images are printed individually, then rescanned, photographed again, and reassembled.

The gestures of collecting and assembling trace an affective memory between what is seen, touched, and reworked. Rather than composing archival documentation, the material becomes an amplified fiction, a sensitive attempt to speak a space, translate the tension, energy, connection.

In parallel to the photographs, a three-screen installation gives shape to the human presences that have traversed the site. In the video work, we enter the place through movement. The performers climb, pace, jump, wear themselves out. They seek harmony, a choral unison that keeps escaping them.

The key gesture of jumping connects the depth of the earth to the apex of the sky. It composes the space through momentum and collapse. Every jump evokes gravity, the effort and impulse to go up. It also evokes limitations, repetition, and the inevitable return to the ground. A relationship is created through the fleeting moment, attention, and subtle choreography of coexistence. The performance constitutes an embodied reading, a way of relating place through movement and direct contact with materials.

Over the course of the seasons, the site is revealed layer by layer. It dries and freezes in the winter and overflows in the spring. The dawn light uncovers what was sleeping in the shadows. Carrier doesn't seek to see

everything; she is present with the place in its various states. A soundtrack discloses what exists off-screen: birds, wind, buzzing, breath, highway noises. The terrain is expressed through its friction: nothing is fixed; everything is traversed.

The exhibition *du seuil à la cime* makes us feel something larger: our connection with forgotten spaces, abandoned sites, with what grows despite our intervention or without our paying attention to it. It makes us feel what it means to inhabit a place, not by appropriating it but by relating to it, and reinscribes the territory to a corporeal scale.

The mound is both figure and material. It unites gestures, voices, and bodies. It holds together what grows and what collapses.

Noémie Fortin
Author

³Tim Ingold, “The Temporality of the Landscape,” *World Archaeology* 25, no. 2 (1993): 152.

⁴Erin Manning, *Relationescapes: Movement, Art, Philosophy* (Cambridge, MA: MIT Press, 2009), 13.

Based in the Eastern Townships, Noémie Fortin is an independent curator and writer. Attuned to practices rooted in ecofeminist thought, she is interested in art that engages with territories and communities, particularly in rural areas. She has recently curated exhibitions at Adélarde, the Montreal Biosphere, Manif d'art 11, and the Foreman Art Gallery. Her writing has appeared in various journals such as *Esse arts + opinion*, *Vie des arts*, and *Le Sabord*.



Jacynthe Carrier, Sauf, 2025.

Édité par DRAC - Art actuel Drummondville
à l'occasion de l'exposition *du seuil à la cime*
présentée du 5 juillet au 24 août 2025.

Published by DRAC - Art actuel Drummondville
on the occasion of the exhibition *du seuil à la cime*
presented from July 5 to August 24, 2025.

Traduction
Oana Avasilichioaei

Translation
Oana Avasilichioaei

Dépôt légal 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-920506-37-4 (imprimé)
ISBN 978-2-920506-38-1 (numérique)

Legal Deposit 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-920506-37-4 (printed)
ISBN 978-2-920506-38-1 (digital)

© 2025 DRAC - Art actuel Drummondville,
Jacynthe Carrier, Noémie Fortin.
Tous droits réservés.

© 2025 DRAC - Art actuel Drummondville,
Jacynthe Carrier, Noémie Fortin.
All rights reserved.



DRAC est une institution muséale agréée par le ministère de la Culture
et des Communications.

DRAC is a museum institution accredited by the ministère
de la Culture et des Communications.

DRAC remercie chaleureusement ses partenaires pour leur soutien.
DRAC warmly thanks its partners for their support.



DRAC ART ACTUEL
DRUMMONDVILLE

drac.ca  